

J'ai connu le Moyen Âge

Récit de vie : Enfance

J'ai connu le Moyen Âge

Récit de vie : Enfance

En 1^{ère} de couverture un tableau de l'auteur intitulé :

***L'admiratrice : Musée Van Gogh
Amsterdam 24 Novembre 1972***

« Ce tableau de couverture, je l'avais voulu « vengeur », à l'égard de cette personne qui avait déçu mon attente. Elle s'était tenue plus de vingt minutes devant cette toile de Van Gogh, *La charrue et la berse* (1890) inspiré du Millet, *L'hiver et le corbeau* (1862), représentant les « instruments aratoires moyenâgeux ».

William GROSSIN

L'HARMATTAN

Le droit à la connaissance

William GROSSIN

J'ai connu le Moyen Âge

Récit de vie : Enfance



Dessin de l'orme réalisé par le peintre
Fabrice GIRARD d'ALBISSIN

L'orme, arbre en voie de disparition, pourrait symboliser
le droit à la connaissance
si fragile en ce début de siècle.

Le droit à la connaissance
Direction Nadine Zuili

L'Harmattan
5-7, rue de l'École-Polytechnique
75005 Paris
FRANCE

L'Harmattan Hongrie
Hargita u. 3
1026 Budapest
HONGRIE

L'Harmattan Italia
Via Bava, 37
10214 Torino
ITALIE

© L'Harmattan, 2004
ISBN : 2-7475-6162-3
EAN : 9782747561624

En guise de Préface... Cher William Grossin,

Trente ans depuis notre première rencontre ! Au moment d'échanger avec vous, dans votre village, à propos de la temporalité, j'ai découvert vos nouveaux écrits, dont le lien à la temporalité (horizon temporel) est évident, bien que de toute autre nature que vos écrits sociologiques ou vos romans.

En accueillant votre récit, *J'ai connu le Moyen Âge*, dans la collection Le Droit à la Connaissance, j'ai souhaité intégrer certains de vos dessins en tête de vos chapitres. Nous avons choisi ensemble, dans votre collection de dessins réalisés à l'époque de vos activités professionnelles, ceux qui étaient appropriés à vos titres : un mot évoqué par un élément du dessin, détail ou ensemble représentatif, échantillon symbolique...

En découvrant vos dessins, je n'avais nullement le regard interprétatif du psychanalyste, j'étais plutôt intéressée, je vous l'ai dit, par l'illustration éloquente de mes recherches-actions sur l'ennui à l'école. Si l'on pouvait enfin comprendre ce Temps du fantasme, fait de pensées personnelles de l'écolier qu'on appelle « décrocheur » ou « zappeur »... En donnant « Droit de cité » à ce temps du fantasme, on pourrait faire évoluer ces *Fautes d'attention ou d'orthographe*, que j'appelle des *Perles de l'imaginaire*. C'est ce que vos dessins mettent en évidence de façon esthétique.

Choisir vos dessins pour illustrer votre Récit de vie, permet de reconsidérer le dessin d'enfant. Dessiner pendant *la psychothérapie* permet de *compléter la parole* pas toujours disponible de cet enfant.

Dessiner pendant *les cours*, en *écoutant des paroles*, pourrait bien être plus qu'un griffonnage occupationnel et révéler des potentialités créatives qui préfigurent des créations.

Vos dessins, réalisés au cours de réunions de travail, vous semblaient d'intérêt limité ? Gardant la pensée libre et le crayon grapheur (baladeur), ils ont un « fini volontaire », comme vous dites, qui les rapproche des Œuvres plastiques et font penser à ces *moments* que le plasticien consacre à la *finition* et à la *dénomination* de ses œuvres.

Nadine Zuili

Avant-propos

Celui que nous appelions le doyen Schneider à la Faculté de Lettres et Sciences Humaines de Nancy, pas encore transformée en Université, me demanda vers la fin du mois de Mai 1968, un soir de garde (nous préservions les bâtiments administratifs des débordements destructeurs et revendicatifs) à brûle-pourpoint : « Avez-vous passé votre jeunesse à la campagne » ?

Je me demandai s'il me trouvait rustaud... Nous bavardions à cette époque, bien volontiers, alors que les tâches courantes, ce qu'on appelle les emplois du temps, nous l'interdisaient dans le cours d'un fonctionnement normal des services d'enseignement. Nous échangeons des opinions et des souvenirs. La question de mon doyen procédait d'un intérêt qu'il s'était pris pour moi, d'une curiosité d'historien, puis d'une sympathie mutuelle. C'était déjà un médiéviste renommé. Il connaissait mon âge : j'avais cinquante-trois ans.

« A la campagne ? Toute mon enfance !

- Vous aviez l'électricité ?

- La lampe à pétrole, oui ! Avec l'abat-jour.

- Les routes ?

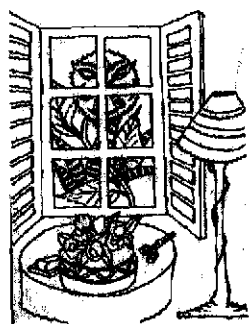
- Blanches, empierrées. Les ornières bouchées une à une. Et pas mal de chemins de terre pour atteindre les fermes.

- Alors, vous avez connu le Moyen Âge » !

- Je considérai sur-le-champ son propos comme une boutade. Mais non, il parlait sérieusement. Le Moyen Âge ? Il en avait une excellente connaissance. Le mode de vie rural que j'ai vécu me revint en mémoire.

J'avais à peine trois ans quand je fus transporté de Tavers dans le village de Maves. Transmutation ! Arraché à ma mère et à notre logis. Malingre. De santé chancelante. Une triple évolution marqua mon enfance. Je passai d'une maladie critique à un état physique satisfaisant, d'une prime jeunesse apeurée aux apprentissages réussis et..., du Moyen Âge à la vie moderne. De l'ombre à la lumière, concrètement parlant. Pour mieux dire : des lueurs des lampes à pétrole à l'éclat des ampoules électriques. A partir de cette époque le changement nous assiégea. Et vite ! Fiat lux ! Quand la lumière fut, le passé s'estompa. S'obscurcit. Nous l'enterrions. Il me fallait faire effort pour me souvenir de la taupinière. La remarque de mon doyen me plongeait dans un monde oublié. Renié quasiment. Pourtant, je conserve des images très nettes de l'après première guerre mondiale, tenue pour la dernière, qui causa la mort de ma mère et celle de mon père. Vieillissant, témoin privilégié parmi les mourants d'une époque qui n'en aura plus bientôt, je me sens désir et plaisir, à travers l'évocation de mon enfance, de décrire ce Moyen Âge insoupçonné, qui ne diffère pas tellement des longs siècles antérieurs d'histoire rurale. Relations sociales, modes de vie, idées, tout cela se modifia incomparablement plus entre les journées de 1926, qui nous apportèrent l'électricité et la fin du deuxième millénaire, qu'entre celles du quinzième siècle et de ma toute première jeunesse. Doyen Schneider dixit. Mon expérience le confirme.

William GROSSIN



1. Fiat Lux

Le soir, nous fermions les contrevents de fer - matériau d'excellence chez un forgeron - et nous allumions la lampe à pétrole. Nous protégeions notre lumière de l'assaut des ténèbres. De l'épaisseur de la nuit. De l'inconnu des ombres. J'en avais peur. Des êtres terrifiants les habitaient. Ma grand-mère descendait de la suspension le récipient de faïence entouré à mi-hauteur d'un ressaut qui assurait son assise sur un cercle de cuivre. Elle vérifiait le niveau du pétrole et retaillait la mèche. Une opération délicate. Elle ajustait ses lunettes. Munie de ciseaux fins, elle en égalisait les bords au niveau des cylindres de métal qui l'emprisonnaient. Elle tournait un bouton à molette sur le côté du bec Matador. Une crémaillère abaissait ou haussait la tresse de coton. En procédant par petits coups, elle obtenait une surface bien rase qui garantissait une belle flamme. Sinon la lampe « filait ». Elle charbonnait. Elle noircissait le verre à bulbe qui devenait bien vite très chaud. Le pétrole brûlait mal et répandait une odeur désagréable. Mon grand-père se fâchait. Il fallait éteindre la lampe, attendre que la cheminée de verre refroidisse et retailer. Très attentif, je m'attablais sur les coudes. Je signalais à ma grand-mère un fil s'il échappait à ses ciseaux.

Quelquefois mon grand-père, ma grand-mère ou l'un de mes oncles m'envoyaient au dehors pour une course. Plonger dans la nuit noire me terrorisait. S'il ne fallait qu'atteindre le voisin, je courais, je frappais à sa porte et j'entrais tout essoufflé. Hélas ! Ils m'expédiaient parfois jusqu'au centre du village. « Dans le bourg ». Chez le boulanger, chez l'épicier, au bureau de tabac. L'obscurité recelait le danger. Des abîmes s'ouvraient sous mes pieds. Des monstres griffus remontaient de l'enfer. Déjà malade, la peur m'étreignait le cœur et me coupait le souffle. Je ne pouvais courir très longtemps. La tuberculose que j'avais contractée près de ma mère guérissait lentement, mais laissait des séquelles. J'ai su beaucoup plus tard, vers quarante ans, à l'occasion d'une visite médicale requise pour mon entrée au CNRS, que des concrétions hilaires limitaient le volume de mes poumons. Voilà qui m'empêchait de courir longtemps, comme mes camarades. Chez les Durand, le charpentier d'à côté, une lueur signalait leur imposte. Un repère. Je savais que j'arrivais, que j'arriverais sain et sauf, en me précipitant.

Quand le courant électrique nous parvint, l'usage en resta privé. L'idée d'un éclairage des rues eût été bizarre. Aux alentours des maisons la lumière dissipa la nuit. Elle délava son encre. Elle n'existait plus. En revanche, elle éteignit les étoiles. On ne les voyait plus. Auparavant, par les nuits claires, les astres s'accrochaient au firmament. Immense. Décor grandiose. Ils scintillaient, nous regardaient, nous protégeaient. Mon grand-père me désignait la Grande Ourse, le chariot et ses chevaux, la Petite Ourse, l'Etoile polaire, l'Etoile du Berger, Betelgeuse. Certains soirs de Décembre, nous formulions des vœux sur le sillage des étoiles filantes... Il me montrait la Voie lactée et d'autres constellations qui résistaient aux falots. Ce que masquent, aujourd'hui, les lampes de cour. Leur clarté éclipse la majesté des nuits.

Le soir, je pissais dehors avant d'aller au lit. Je ne m'aventurais pas très loin, bien qu'on m'assignât la porte du jardin. Je sentais sur mes flancs des langues de nuit qui m'entravaient, qui m'emprisonneraient comme des courroies si je tardais. Je pissais frauduleusement et maladroitement près de la porte, le plus vite possible, lançant mon jet d'urine de toutes mes forces. Je revenais m'agripper au bouton d'entrée, ma braguette encore ouverte.

Les nuits de lune ne valaient guère mieux. Elles envoûtaient. Elles modifiaient la disposition des arbres et même des bâtiments. On ne s'y reconnaissait pas. Je craignais leur magie. Les adultes, eux-mêmes, n'aimaient guère de longues marches sous l'éclairage lunaire. On craignait des sortilèges. Elle accablait les femmes de langueurs et de maladies. Un vieil homme en était devenu fou. J'observais la lumière blanchâtre glisser entre les nuages. Le ciel vaste, vague, hostile me convainquait de ma petitesse, de ma fragilité, de ma solitude. Cette clarté menteuse me désignait comme une proie. Des oiseaux noirs au bec crochu se saisiraient de mes épaules si je ne trouvais pas au plus vite un abri. Je me sentais surveillé, désigné, poursuivi. Vite, à la maison ! Je traversais la cuisine en vitesse. Je me réfugiais dans mon alcôve. Je me pelotonnais dans mon lit, la couverture par-dessus la tête, enfin sauvé. Tout mon corps tremulant, saisi par le sommeil avant de se calmer.

Nous avions d'autres lampes en plus de la grosse blanche qui surplombait la table et sa toile cirée. Quand venait le temps pour chacun de regagner sa paillasse, son matelas de plume en coutil bleu rayé, les gros draps râpeux qui traversaient plusieurs générations, on allumait des bougies mal mouchées.

Elles consumaient trop de lumineaire. La cire fondait dans les bougeoirs. On me les donnait à décroasser de temps en temps. La cire débordait quand la flamme rongeaait le trognon. Au contact du cuivre rouge, elle verdissait.

Je me souviens aussi d'une lampe Pigeon, du nom de son inventeur, que l'on remplissait d'essence durant le jour. La mèche ronde passait par un tube étroit. La flamme n'éclairait guère, sauf le visage de celui qui tenait en main l'instrument par sa poignée de tôle ajourée. Deux entailles pour un usage. Je le découvris tout content. On pouvait accrocher cette lampe au piton recourbé, planté dans un mur. Sur le corps en laiton, parfois nickelé, de cette lampe cylindrique que l'on prenait pour descendre à la cave, les doigts arqués autour de la flamme, le vendeur promettait une fortune à la victime de son impossible explosion. Nous avions besoin d'une telle garantie ! L'essence avait mauvaise réputation. Je ne me servais jamais de la Pigeon. Je lui préférais la bougie lorsqu'on m'envoyait tirer du vin. Celle-ci répandait la lumière des anges. Celle des cierges de notre église.

Nous possédions également une autre lampe à pétrole dont le corps transparent, rainuré en torsades, perchait sur une colonne à pied de métal blanc, tarabiscoté, terminé par quatre griffes. A travers la vasque verte, on voyait le niveau du pétrole et la mèche qui s'y lovait. La lampe des malades ! On ne l'allumait que pour la mettre au chevet de celui qui toussait ou se plaignait d'une douleur dans les tripes, dans les côtes. Sur sa table de nuit, pour le veiller. Moi aussi, je toussais. Mais d'une petite toux sèche qui n'arrivait jamais à son gras. Je ne m'en plaignais pas. J'aimais prolonger mon sommeil dans la chaleur de mes couvertures, mais je me levais assez gaillardement. Jamais la lampe à pétrole, de mauvais augure, ne m'avoisina.

Deux de mes oncles qui travaillaient avec mon grand-père à la forge entreprirent de réparer puis de vendre des vélos. Le besoin s'en répandit parmi les jeunes au cours des années. Ce mode de locomotion, nouveau dans mon village, permettait un accès plus facile au chef-lieu de canton et au chef-lieu du département. Les adultes n'y mordaient pas. Ils avaient coutume des longues marches à pied. S'il fallait vendre le samedi au marché de Blois, les paysans utilisaient une carriole ou une tapissière et un cheval léger, un trotteur. Les jeunes gens, eux, couraient les « bals-parquet » qui s'installaient dans les communes voisines à l'occasion de leur fête annuelle : l'Assemblée. Le vélo élargissait le périmètre des virées. Or, la nuit, tout ce qui roule circulait avec une lanterne. Les gendarmes y veillaient. Les carrioles, celle du boulanger de Conan, par exemple, qui rentrait tard le soir, après sa tournée, portaient sur leur côté gauche une lampe carrée où brûlait une bougie. Logée dans un tube de métal qui servait aussi de support, un ressort la poussait au fur et à mesure de la combustion. Les vélos se dotaient d'un éclairage, tout aussi obligatoire, sur le guidon, ainsi que d'un cataphote ou catadioptré sur le garde-boue arrière. Mes oncles, qui vendaient vélos et accessoires, fournirent aux cyclistes des lampes à carbure. Une nouveauté performante ! Ils recevaient le carbure de calcium dans de gros bidons cannelés. Ils s'intéressèrent par la suite aux lampes d'atelier qui se composaient de deux parties ajustables, l'une contenant une provision d'eau qui tombait goutte à goutte sur le carbure, dans le bac inférieur. Elles utilisaient des becs « papillon » qui projetaient deux jets de gaz l'un sur l'autre. D'où, une flamme élargie, blanche, mince et brillante. Une distribution d'eau bien réglée assurait un éclairage régulier. Introduites dans la cuisine, elles supplantèrent le pétrole.

On les allumait et on les éteignait dehors à cause de l'odeur de l'acétylène. Mon grand-père, « rechigné », convenait de l'amélioration mais craignait une explosion. Ses enfants lui expliquèrent le fonctionnement de la soupape de sûreté. « Hum » ! fit-il, pas convaincu. Moi, j'approuvais les novateurs. J'en devins un, à ma manière.

Dans l'ombre d'un soir de pluie, je soulevai le couvercle du bidon de tôle qui contenait le carbure. Je dérobai quelques uns des cailloux gris qu'il contenait. Je les jetai dans une fondrière, sur la route. J'allumai le bouillonnement de gaz qui s'en échappa. Quelques copains d'école avertis à cette occasion en restaient baba. J'avais inventé le feu sur l'eau ! Cela me valut quelques gifles, sans gravité. Dommage ! J'envisageais un système d'éclairage de notre bourgade avec des brûlots de distance en distance. Sans en avoir conscience, je me vengeais de mes nuits d'effroi.

Dans notre cuisine, la lumière blanche, agressive, de la lampe à carbure fouillait les murs. Plus de coins d'ombre. Plus d'intimité. Ma grand-mère ne l'aimait pas. Mon grand-père utilisa à la forge, cette clarté neuve, le soir après souper, deux ou trois fois par semaine, pour forger des fers. Ses enfants « frappaient à devant » avec de lourds marteaux à long manche. Très en rythme. Ainsi s'introduisit chez nous, avec le progrès, le travail de nuit.

L'électricité parvint au village par des fils portés sur des pylônes de ciment le long des routes. Les habitants de la commune l'acceptèrent, pour la plupart. Je ne me souviens pas des travaux d'installation chez nous. Je passais mes jours à l'école quand on accrochait les fils aux murs. Mes grands-parents retenaient leurs commentaires. Les ampoules emprisonnaient un fil de carbone en boucle.

Un abat-jour blanc circoncrivait l'éclairage, le concentrait sur la table. Eclairer le plafond contrariait nos mœurs. Des zones d'ombre nous étaient familières, comme autant de refuges. Nous ne pouvions y renoncer. Tout livrer à la clarté « comme en plein jour » injurait notre ambiance. Les ampoules étaient reliées au plafond par un fil souple courant sur des roulettes, muni d'un contrepoids de faïence blanche. On les remontait pendant la journée, on les descendait le soir.

Les usagers ne concevaient pas qu'avec le progrès plus de lumière pouvait coûter moins cher. Ma grand-mère faisait les comptes : tant pour l'achat du pétrole, tant pour la facture d'électricité. Quand on passa du filament de charbon au filament de tungstène, à l'emploi de lampes dites « demi-watt », mon grand-père n'arrivait pas à comprendre qu'on payât moins pour davantage de clarté. Il conserva, par entêtement, les vieilles ampoules. Finit par céder « à la réclame ». Peu à peu, l'électricité atteignit les fermes, malgré le coût de ce que l'on appelait alors : les « écarts ». L'électricité y fut bien accueillie. Elle permit l'utilisation de moteurs électriques. Ils faisaient tourner le coupe-racines, l'écrémeuse et la baratte. Un de mes oncles afficha dans la cuisine le dessin d'une Alfa-Laval, une marque étrangère, qui fonctionnait aussi à la manivelle en cas de panne de courant. Prudence ! Cependant, de vieilles femmes continuaient d'écrémer sur les pots, étagés sur les marches des caves, et de fabriquer des fromages bleus, gras à souhait. Ils séchaient sur des éclisses. Nos fromages ! Les seuls que nous connaissions.

Le moteur électrique ne pénétra pas chez nous. Ma grand-mère utilisait une machine à coudre Singer, à pédale, logée dans un coin de la grande cuisine, la seule pièce à vivre. Dans l'atelier du forgeron, la machine à percer munie d'un volant d'entraînement ne tournait qu'à force de muscles.

Nous n'avions point davantage de soufflerie motorisée pour la forge. Mon grand-père, mes oncles ou moi-même dès l'âge de sept ans, tirions la chaîne du soufflet à contrepoids, inlassablement. Mon grand-père, levé le premier, allumait le charbon de terre avant l'aube avec des vrillons de menuisier. Il rassemblait sur la flamme les débris secs d'un charbon de la veille. Une sorte de coke. Une fois rougis, il les coiffait de « gaillette » humide qui se soudait en dôme. Alors, le feu couvait. Il venait déjeuner de porc froid, de fromage et de vin blanc. Les charretiers arrivaient, attachaient leurs chevaux à des boucles scellées dans les murs. Ils venaient surtout par temps de pluie ou de gel, quand il n'était pas possible de travailler dans les champs. La journée de ferrage commençait, débarrassée de la nuit.

Moi je m'habillais, ordinairement secoué par ma grand-mère, beaucoup plus tard, pour aller à l'école. Je ne me souviens pas que quelqu'un m'ait jamais aidé à me vêtir, sauf pour boutonner ma blouse noire. Trois boutons dans le haut du dos. En cela comme en beaucoup d'autres choses j'appris très tôt à me débrouiller seul. Ma grand-mère qui avait élevé dix enfants sur les treize auxquels elle avait donné le jour, ne m'assistait pas. Elle ne m'embrassait jamais. D'ailleurs, on n'embrassait guère qui que ce soit en ces temps-là. Elle ne me léchait pas comme je voyais le faire notre chienne ou des chattes qui avaient des petits. Pourtant, je savais qu'elle avait pour moi, son petit-fils malheureux, une grande affection.



2. *Un milieu familial*

Mes grands-parents « s'occupaient » de moi, le petit-fils, comme ils l'avaient fait de leurs enfants. Sans caresses. J'avais sûrement connu les tendresses de ma mère, restée seule après la déclaration de guerre, dès ma naissance. Mon père mobilisé, elle reportait sur moi un trésor d'affection.

Trois enfants, mes oncles, vivaient encore « à la maison » quand j'y parvins sur les épaules de mon père, à l'âge de trois ans. Exactement deux ans dix mois. Le dernier, Victor que ma grand-mère appelait « Tonton », avait alors dix ans. Douze quand j'en eus cinq. Âge mémorable. Nous sommes allés tous les deux à l'école lors d'une « rentrée » d'Octobre, main dans la main. Aux pieds, galoches cloutées à neuf. Je portais ses anciennes culottes courtes, qu'il avait reçues, lui-même, de Bernard, son aîné. Plusieurs paires de fesses en avaient usé les fonds ! Pas de slips, inconnus alors, ni de caleçons. Bijoux de famille à l'air ! Il m'arrivait de pisser en retroussant ma jambe de culotte. Plus vite fait !

Adulte, Victor résumait ainsi sa jeunesse : « J'ai été nourri. Pas élevé » ! Il exagérait. Je surprénais, plus avide que lui d'attentions, les protections, prévenances et affections de ma grand-mère. Grand-père se souciait moins de nous. Il devint fier de son petit-fils. Discrètement. Je le savais content d'apprendre que je travaillais bien à l'école. Hors des taloches, je n'ai jamais été frappé.